

Culture populaire ?

Par Guillermo KOZLOWSKI
CFS asbl

Dans le cadre du travail social, ce qui revient sans cesse est la séparation entre la culture et le social : la difficulté de parler de culture à un public précarisé, la difficulté de mélanger culture et social, en même temps que l'intérêt éventuel, voire la nécessité de la culture, pour susciter un changement social.



Pour citer ce document : KOZLOWSKI Guillermo, « Culture populaire ? », CFS asbl, Décembre 2016
URL : http://ep.cfsasbl.be/sites/cfsasbl.be/ep/site/IMG/pdf/analyse2016_culture_populaire.pdf

Avec le soutien de :



Culture populaire ?

Par Guillermo KOZLOWSKI
CFS asbl

Dans le cadre du travail social, ce qui revient sans cesse est la séparation entre la culture et le social : la difficulté de parler de culture à un public précarisé, la difficulté de mélanger culture et social, en même temps que l'intérêt éventuel, voire la nécessité de la culture, pour susciter un changement social.

Plutôt qu'imposer une définition ficelée de « culture » puis « populaire », une liste de définitions dans laquelle chacun ferait son marché, et un arrangement raisonnable en conclusion, je propose de regarder dans quelle problématique on a besoin du concept ?

Au XIX^{ème} siècle en Allemagne se pose le problème de l'unité d'un territoire qui n'est pas un État (le territoire actuel de l'Allemagne est alors morcelé en plusieurs États). Cette unité sera pensée en termes de culture : un ensemble constitué par une langue, une histoire, une religion...

Plus tard vers le milieu du XX^{ème} siècle les exilés allemands amèneront le concept aux États-Unis. Il remplacera le terme de civilisation dans les sciences sociales, notamment l'anthropologie. Le terme de *civilisation* comporte une dimension hiérarchique forte, on est plus ou moins civilisés, celui de *culture* était censé être plus neutre. C'est ce terme qui sera adopté par l'Unesco.

Quoi qu'il en soit il est toujours question d'enjeux politiques.

Ici¹ et dans le cadre du travail social, ce qui revient sans cesse est la séparation entre la culture et le social : la difficulté de parler de culture à un public précarisé, la difficulté de mélanger culture et so-

cial, en même temps que l'intérêt éventuel, voire la nécessité de la culture, pour susciter un *changement social*.

S'occuper de la culture serait une manière de s'occuper du superficiel, de la manière de présenter les choses, du décor, des apparences, mais pas du fond du problème. Et, en même temps, l'idée qu'il y a dans la culture quelque chose d'essentiel, quelque chose sans quoi le reste ne va pas non plus.

Une oscillation entre le dédain et l'attente du miracle, sans qu'il soit très clair de quoi il est question dans aucun des deux cas. Ce qui est en général clair, c'est qu'on voit une certaine séparation entre la culture et le social : c'est déjà une question plus précise.

Superstitions et violence

À partir du XVII^{ème} siècle, ce qui est important, ce qui commence à déterminer la puissance d'un État, c'est l'économie. L'économie s'impose peu à peu sous la forme d'une vérité, cachés derrière les apparences, il y a les chiffres qui disent le vrai à ceux qui savent les produire et les interpréter. Même la guerre devient une affaire économique. Non pas seulement parce qu'elle permet des gains de territoire ou le pillage des richesses, ceci a toujours été pris en compte. Mais désormais sa réussite d'un État est pensée comme un problème

¹ Notamment dans le travail réalisé avec le Conseil Social de Laeken par l'auteur pendant l'année 2016.

économique aussi. « De toute évidence ce sont des lieux communs, comme les propos de l'autre Colbert, le vrai, qui jugeait "tout le monde (...) d'accord pour reconnaître que la grande puissance d'un État se mesurait uniquement par la quantité d'argent qu'il possède". Cinquante ans plus tôt, le 4 août 1616, don Hernando del Carrillo rappelait à Philippe III que "tout ne s'entretient qu'à force d'argent ; le jour il où lui manquera, la guerre sera perdue" »².

La culture est alors le vernis enjolivant qu'on peut ajouter à ces chiffres, une *diversion*, ou une *re-présentation*. Ainsi la cour se remplit de tenues d'apparat par exemple.

Néanmoins le rapport à la culture est de fait plus compliqué que simplement en faire une parure.

À la fin du Moyen Âge « La culture populaire, en résumé, s'exprime dans le monde rural par une vision du monde superficiellement christianisée mais fondamentalement magique. Transmise essentiellement par les femmes... »³.

Cette culture n'est pas contestataire, elle ne combat pas le pouvoir établi, mais ce qui est beaucoup plus grave pour un pouvoir qui commence à penser en termes économiques, elle lui est relativement imperméable. C'est une culture liée à la longue durée, des traditions, dont les autorités sont des personnages locaux, souvent une femme du village, ses concepts sont oraux, et son langage est fréquemment un « patois » très local. Elle se transmet notamment dans les fêtes, nombreuses, qui sont des rituels, des manières de réactualiser un mode de penser le monde. Même si elles sont un peu teintées de catholicisme, celui-ci est souvent un cache sexe de pratiques beaucoup plus anciennes. Ces fêtes servent notamment la manière d'intégrer les jeunes, de les former, mais aussi de leur laisser une place, y compris à leur violence. En effet il peut être question d'affrontements très violents.

2 BRAUDEL Fernand. *Civilisation matérielle, économie et capitalisme*, Tome 2, « Les jeux de l'échange ». Armand Colin, 1979, p 486.

3 MOUCHENBLED, Robert, *Culture populaire et culture des élites, dans la France moderne (XV^e–XVIII^e siècle)*, Flammarion, 1978, p 117.

Lorsque les villes commencent à grandir massivement, que leur poids économique commence à se faire sentir, on retrouvera cette culture venue des campagnes dans les villes. Elle durera un temps, mais peu à peu cette culture de la terre va se retrouver hors sol. Elle sera attaquée de front à la fois par les États, et les villes par l'Église et par le capitalisme naissant. Apparaissent alors les deux reproches que l'on entend immanquablement jusqu'à nos jours : *superstitions* et *violence*.

Depuis toutes sortes de dispositifs, injonctions, répressions, se succèdent pour la canaliser. Dès le XVII^{ème} siècle il est question d'enlever l'organisation des fêtes aux jeunes de la ville et la transférer vers les associations patriciennes, les commerçants, les paroisses.

Mais ceci n'est peut-être que la partie visible d'un mouvement profond et massif, qui comprend une emprise sur la culture au sens le plus large. « Désormais (à partir du XVI^{ème} siècle), la justification essentielle d'une pratique est qu'elle soit d'usage chez les honnêtes gens ; et il suffit qu'elle soit caractéristique des paysans et d'autres gens du peuple pour être condamnable. Ce n'est sans doute pas par hasard que ces notations sociologiques se sont multipliées vers le moment où l'outillage de table se compliquait. Non seulement la distinction est plus systématiquement recherchée qu'au Moyen Âge, mais elle est plus commodément obtenue par l'obtention des ustensiles auxquels les pauvres gens avaient difficilement accès. De sorte que les nouvelles manières de table ont sans doute élargi le fossé entre les élites sociales et les masses populaires, comme, à cette même époque, l'épuration de la langue ou les progrès de la culture écrite »⁴.

La culture commence à se spécialiser, se professionnaliser, s'écrire, se limiter à des lieux spécifiques. C'est vrai pour les pratiques artistiques : le théâtre, les contes, la musique commencent à s'écrire. Mais c'est vrai aussi pour la manière de manger, d'élever ses enfants, d'organiser la maison, de cuisiner, pour les relations amoureuses,

4 FLANDRIN, Jean Louis. « La distinction par le goût » in *Histoire de la vie privée* 3, Seuil, 1985 (rééditée en 1999), p 265.

pour l'hygiène, pour la manière de travailler... des manuels vont commencer à dire le vrai dans tous ces domaines.

Il y a un formidable mouvement de normalisation, de dévalorisation des savoirs locaux, de centralisation, de la part de cette culture qui se présentera comme La vraie culture.

Il s'agit d'une emprise très forte du quotidien, au XVI^{ème} siècle déjà « Manger en compagnie requiert un contrôle de soi qui fasse d'abord plier le corps, ses appétits indiscrets, ses fonctions, ses bruits et ses humeurs »⁵. Au XVII^{ème} « ...il n'y suffit plus : la civilité de la table exige en outre une double technologie du maintien général et de la consommation. Le repas devient une sorte de ballet à l'occasion duquel l'ordre des gestes doit être réglé pour tous, tandis que l'individualisation du couvert et la multiplication des ustensiles de la table –l'assiette, le verre, la serviette, le couteau, la fourchette– supposent l'apprentissage d'un maintien parfait »⁶. Il a fallu des siècles pour imposer ceci, pour nous ceci semble naturel.

Multiplier les outils spécifiques, imposer des règles normalisées qui s'étendent à tous les individus, maîtriser l'ensemble des gestes d'un individu, les coordonner avec ceux des autres... ceci n'est pas un détail. C'est un mode de pouvoir qui s'impose, qui émerge peu à peu, dans la culture la plus quotidienne. C'est la même chose qu'on retrouvera dans les usines, les écoles, les armées modernes.

L'école apprend à obéir au maître d'école, à le respecter, à reconnaître et accepter comme seul légitime le mode de savoir qu'il véhicule, etc. Et dévalorise des fidélités plus opaques, à la famille, au village, à la classe, déconsidère leur savoir rempli de violence et de superstition. C'est concrètement une manière de rendre une population plus gouvernable.

Gouverner c'est s'occuper des processus économiques, mais s'occuper des processus écono-

miques implique agir sur une population. S'occuper de sa natalité, sa mortalité, sa santé, son éducation, sa répartition dans le territoire... Non pas par gentillesse, mais si l'État voisin a un taux de maladie inférieur c'est un avantage économique. Si un territoire est trop peu peuplé il sera moins productif. Si le niveau d'éducation est trop faible il n'y aura pas assez d'ouvriers spécialisés. Si la main d'œuvre est moins perméable à la discipline elle attire moins d'entrepreneurs...

Or ce sont là des processus complexes, on ne peut déterminer par décret le taux de natalité. Dans le capitalisme, ou dans les mouvements qui vont le rendre possible, il y a un énorme « travail » d'emprise sur la culture. La mise en place de cette séparation de la culture (comme ce qui toucherait au subjectif) de l'économie, qui serait ce qui est matériel. Et en même temps une emprise sans précédent sur la manière de manger, de se soigner, de travailler, dans l'hygiène, etc.

Les mots ne sont pas si importants

Sans une culture de la résistance, sans une subjectivité, sans des images, des codes, sans des fidélités et des complicités, sans une certaine imperméabilité aux idées dominantes, il est très difficile de résister. Une culture populaire brouille les ordres : on ne comprend pas bien, on sait ce qu'on perd en obéissant sans se préoccuper de ce que les maîtres ont comme problème. Parce qu'on a d'autres manières de parler, d'autres temporalités, d'autres repères, d'autres images, aussi un certain rapport à la violence.

Dans la manière d'inviter lourdement à participer, de traduire, de faire courroie, de transmission pour demander d'être raisonnable, de faire « la part des choses », le travail social joue un rôle ambigu. Il est d'une certaine manière l'héritier de cette mise au pas des classes dangereuses. Il participe d'une volonté de les éduquer, c'est-à-dire de les domestiquer, d'amener LA culture.

Intégration, participation, vivre ensemble, sont des manières différentes de dire la même chose. En tout cas tous ces mots renvoient à la même problématique : comment faire rentrer les gens dans

5 REVEL Jacques. « Les usages de la civilité » in *Histoire de la vie privée 3*, Seuil, 1985 (rééditée en 1999), p 186.

6 REVEL Jacques. « Les usages de la civilité » *op cit*, p 186.

une certaine culture. Même si on parle de multi-culturalité, la vision de la culture qu'on met en avant, ce qu'on entend par culture c'est toujours la culture comme élément superficiel. Et tout en croyant faire du superficiel, ce qui est amené est souvent une profonde domination.

Les mots ne sont pas importants quand la problématique qu'ils amènent est toujours la même. Pour créer d'autres concepts il faudrait d'autres pratiques, sinon c'est seulement de la communication.

On parle beaucoup du fond, mais il y a un problème avec la forme. On parle de changer la société, mais la forme de ces processus qui devraient changer la société est déjà imposée, les objectifs sont déjà là, en général l'évaluation du résultat est prête avant de commencer, alors c'est pas la peine.

Situation d'autant plus paradoxale que ce serait justement par la pratique artistique qu'il serait possible de penser la forme, le corps, les rythmes dans lesquels nous sommes pris. Ce serait une manière de questionner un peu un travail devenu formaliste et idéaliste.

Temporalité

La nécessité de se placer dans une histoire apparaît un peu partout. Dans le social il est maintenant souvent question de faire l'histoire de tel ou tel quartier. L'histoire des migrants, histoires de vie, etc. Il est peu question de l'histoire du travail social lui-même, or ce qu'on pourrait y trouver n'est pas forcément très valorisant et encore moins très généreux. On demande aux gens de savoir qui ils sont, alors que les travailleurs sociaux qui demandent ça ne le font pas. Il y a une généalogie rêvée du social, mais la véritable généalogie est plus sombre.

Ce serait une manière de comprendre ce qui est fait, encore aujourd'hui. Ce serait aussi une manière de voir ce qui peut être fait. On avance souvent qu'il ne faut pas critiquer le social dans ce temps d'offensive néolibérale. C'est peut-être le plus mauvais des calculs possibles. D'une part parce que ne pas critiquer est déjà un aveu de faiblesse, c'est parce qu'on pense que quelque chose ne tient pas la route qu'on s'abstient de le critiquer... D'autre part le travail social est en réalité très largement compatible avec le néolibéralisme, et par ailleurs la mise en forme qu'il a accepté rend très facile un transfert de ses activités vers le secteur privé.